



Les Revendications Métaphysiques de la Femme...

Depuis quelques années déjà, on célèbre la "Journée Internationale de la Femme au travail", et on a profité de cette circonstance non seulement pour faire ressortir sa capacité et son intelligence dans le travail mais aussi pour exposer un large éventail de revendications féministes qui vont du politique au sexuel. Cela s'inscrit dans une dynamique qui secoue l'Europe, et l'Occident en général, depuis deux siècles : revaloriser le rôle de la femme dans la société, lui donner une place fixe et reconnue par les lois, la libérer des multiples tyrannies qui l'ont soumise depuis si longtemps.

En tant que femme - et en tant qu'auteur de cet article - je ne prétends pas rejoindre ce courant, mais cela ne veut pas dire que je le considère comme injuste. Je veux simplement revoir les racines de ce mouvement féministe, découvrir les vérités et les mensonges le concernant, et mettre en évidence le fait que, à mon sens, ces revendications ne prennent pas le bon chemin.

Dans tous les cas, le féminisme tel qu'on l'entend à l'heure actuelle donnera des femmes artificielles, toujours plus semblables aux hommes, mais toujours moins identifiées à leur véritable mission.

Le féminisme actuel est plutôt un anti-machisme, une réaction logique face à certains excès de l'Histoire ; mais il n'a pas pour but de réhabiliter les valeurs authentiquement féminines. Son seul objectif est de faire que la femme puisse occuper les mêmes postes que l'homme. Parfois, certes, pour remplir des vides (ce qui est un autre sujet), mais en général, il s'agit plutôt d'un désir de revanche qui arrivera à calmer les esprits mais nullement à restituer l'équilibre social. Au lieu de commencer le travail par l'esprit, pour l'achever par la forme, on travaille aujourd'hui exclusivement avec des formes sans contenu, variables et transformables comme en témoigne l'Histoire, à de nombreuses reprises. Mais au-delà de ces revendications politico-sociales qui vont jusqu'à la grossièreté, qu'est-ce donc qui caractérise la femme ?

De là cette tentative de retrouver ses fondements métaphysiques, et à partir de là, tourner le regard vers la vie quotidienne, à la recherche d'améliorations. Il y a longtemps - trop longtemps - que l'on ne proclame plus le règne spirituel de la femme, et sans cette force, je crois indéfendables toutes les autres conquêtes et revendications. Nous focaliserons cette analyse sur deux points de vue : historique et ésotérique ; l'un pour se rappeler le rôle de la femme à travers le temps et les cultures et l'autre pour retrouver la sagesse traditionnelle sur la question.

Quelques Éléments de Traditions Ésotériques...

Selon les anciens traités de Sagesse, il y a des millions d'années de cela, les hommes et les femmes n'étaient pas différenciés. La Terre était peuplée uniquement d'hermaphrodites. Mais, lorsque la marche de l'évolution l'a exigé, les sexes se sont divisés en opposition et en complémentarité constantes, à la recherche de l'unité perdue, pour pouvoir atteindre, dans un futur très éloigné, une réunification androgyne, non pas par addition mais par dépassement de la dualité.

Dans les symboles philosophiques et religieux de toutes les peuples antiques, on retrouve ce fait naturel et à partir de l'Un Universel sans polarité, on voit apparaître des couples primordiaux qui représentent le masculin et le féminin avec des caractéristiques spécifiques et communes : spécifiques en tant que conséquence de la séparation, communes parce qu'issues de la même racine.

De façon générale, la femme a été le symbole de la Matière-Mère-Mer et l'homme celui de l'Esprit-Père-Feu. Mais cela n'a pas empêché l'existence de déesses du Feu ou de dieux des Eaux, étant entendu que l'un et l'autre élément font partie d'une Unité Première dans laquelle ils sont contenus et qui les justifie.

Si l'on regarde de plus près les modalités masculin/féminin, à la lumière de la constitution septénaire des êtres humains, il en ressort que chaque plan ou corps a sa propre polarité - positive/active ou négative/réceptive - selon qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme. On peut le voir dans le tableau suivant :

Mais l'on peut remarquer un mental pur concret du côté masculin, et le même mental idéaliste du côté féminin ; l'intuition est plus active chez la femme que chez l'homme.

Sans prendre ces définitions de façon trop catégorique, puisque tout dans la Nature est harmonieusement combiné, il ressort, à la lumière de la connaissance traditionnelle, qu'aucun des sexes n'est supérieur à l'autre, mais qu'il existe des polarités complémentaires dans tous les plans qui détermineraient des aptitudes plus ou moins importantes pour certaines fonctions, qui vont du physique au métaphysique.

2

La perte du symbolisme profond par les religions, au fur et à mesure qu'elles devenaient plus exotériques, contribua à créer des relations erronées ou mal interprétées. Par exemple, matière et mer furent symboles de changements soudains et de variation psychologique et mentale, plus que de vie et de fluidité de conscience. La raison et l'intelligence furent conçues comme caractéristiques masculines en opposition à la perception et l'intuition explicitement féminines.

La perte même des symboles exotériques a simplifié le panorama au maximum : Dieu est un homme ; en conséquence, l'homme est bon et la femme ne peut être reliée qu'à la contrepartie ennemie de Dieu : le Démon...

Cependant, les traditions authentiques fondées sur la Sagesse perdurèrent pendant des siècles, concédant des possibilités équivalentes sur tous les plans à l'homme et à la femme, leur donnant la possibilité de développer leurs pouvoirs latents et de les exprimer avec d'autant plus de perfection qu'ils étaient sages. Il n'est pas étonnant que les anciens aient mérité de la vénération dans tant de civilisations, comme symbole d'évolution marquée par les années bien vécues et nourries par l'expérience. Et puisque c'est la femme qui nous intéresse, il convient de rappeler l'importance accordée aux vieilles prêtresses, détentrices des secrets les plus redoutables, celles qui sont sans âge.

L'homme et la femme sont donc également sacrés, tant qu'il y a dualité dans le monde manifesté, et également sacrés quand la dualité reviendra à l'Unité Première.

Quelques Éléments d'Histoire...

Bien qu'en faisant un effort, on puisse trouver des noms de femmes hors pair, il est certain qu'ils sont très peu nombreux en comparaison des noms des hommes.

Est-ce à dire qu'il y a eu peu de femmes remarquables ou bien est-ce que nous nous sommes habitués à une vision particulière de l'Histoire qui n'est ni la seule ni la plus judicieuse ?

Je penche personnellement pour la seconde version : l'Histoire, au-delà de sa prétention à être une science, n'est jamais parvenue à atteindre objectivité, logique ou rigueur scientifique car elle dépend beaucoup des hommes qui l'écrivent, de leurs idées, leurs sentiments et également des modes et des opinions qui dirigent les groupes humains à chaque époque.

Parler de l'histoire de l'humanité c'est parler de l'histoire de l'homme mais d'un homme qui outrepassé son sens générique et qui s'étend jusqu'à estomper le rôle de la femme.

Cependant - et il ne manque pas de gens pour le signaler - derrière tout grand homme, il faudrait chercher l'ombre plus ou moins silencieuse d'une grande femme... ou d'une mauvaise femme.

Il est curieux de constater que, bien plus que l'Histoire proprement dite, ce sont les religions exotériques qui ont contribué à reléguer le féminin dans les antres obscurs du mal. Les arguments sont suffisamment explicites et rabâchés : la femme n'est bonne qu'en tant que mère et respectable qu'en tant que grand-mère, veuve et femme âgée ; pour le reste, il faut la sauver d'elle-même et de sa nature émotionnelle désordonnée.

Il est curieux de constater que lorsqu'une femme réussissait - ou réussit - à se distinguer, c'est la morale hypocrite plus que le jugement de l'Histoire qui a contribué à ce qu'elle soit mal jugée comme si elle avait ainsi trahi son anonymat obligatoire et son obligatoire fonction maternelle.

Il est également curieux de constater que la femme, naturellement dotée du sens du sacré, du mystique et de l'intuitif, ait été éloignée d'activités si nobles, pour être adulée et rabaissée à sa condition animale et sexuelle, ce qui permettait de la récompenser ensuite avec des cadeaux qui n'en sont pas, inadaptés à la réalité féminine.

Une fois encore, qui a œuvré ainsi : L'Histoire ou le fanatisme religieux ?

La Femme dans les Différentes Civilisations...

Faisons maintenant un rapide parcours à travers le temps, sans pour autant nous arrêter dans toutes les cultures connues, comme nous l'aurions souhaité.

Cependant, et de façon générale, on notera que dans tous les peuples anciens -occidentaux, précolombiens, extrême et moyen-orientaux, la femme a rempli un rôle religieux important, sans pour autant que soit déprécié son côté maternel. Et lorsque nous parlons de religieux, nous ne nous référons pas uniquement à l'accomplissement de ses devoirs, ni à sa part individuelle de piété, mais à son rôle actif en tant que prêtresse et en tant que vestale ou gardienne du feu et des éléments sacrés.

De même, il faut remarquer que dans ces cultures anciennes, l'image des Dieux (dans ce cas, des Déeses) était un modèle de vie à suivre. Quand les religions étaient vivantes et à leur apogée, elles nourrissaient les adeptes de leur force, et le personnage de la Grande-Mère, en tant qu'exemple inspirateur pour les femmes, a toujours été là.

En Égypte, au-delà des changements, naturels en plus de 3000 ans d'histoire connue, Isis fut le miroir inestimable dans lequel se regarder. On disait d'Isis que son Coeur était plus habile qu'un million d'hommes, plus remarquable qu'un million de Dieux, plus perspicace qu'un million de nobles morts. Rien n'existait sous le ciel ou sur la terre qu'elle ne sache.

En accord avec cet archétype, la femme pouvait être une excellente reine gouvernante, une maîtresse de maison efficace, épouse et mère, ou une prêtresse sacrée de la Grande Déesse Hathor jusqu'au mystérieux Amon. Il n'y avait pas de différence spirituelle entre les hommes et les femmes : les uns et les autres avaient des fonctions à remplir sur terre et les mêmes opportunités dans l'au-delà.

En Mésopotamie, on trouve un processus analogue à celui de l'Égypte par la durée temporelle de ses cultures, outre la diversité ethnique de ses peuples. Les anciens Sumériens avaient une idée élevée de la femme et ils la considéraient égale à l'homme ; mais à mesure que prévaudront les groupes sémitiques, la femme finira par être complètement subordonnée à l'homme.

Tant que le rôle féminin resta actif et sacré, on trouvait des courtisanes sacrées dédiées à Ishtar aussi bien que des prêtresses sévèrement cloîtrées ; des sorcières et des devineresses aussi bien que des grandes prêtresses qui représentaient la Déesse Mère dans la hiérogamie ou renaissance annuelle de l'Univers ; des chanteuses et danseuses du temple aussi bien qu'un clergé féminin au service des dieux - à côté des prêtres masculins - dans les cultes les plus divers.

En Inde, on remarque l'existence, de longue date, d'un patriarcat fort, bien que très sensible à l'influence de la femme. Il y a des récits qui nous parlent de femmes célèbres pour leur sagesse et leur sainteté, en tous points similaires à ceux ayant trait aux déesses. Le Bouddhisme manifesterà une certaine méfiance envers les religieuses, mais, malgré tout, il les acceptera toujours.

La Chine fut connue pour son matriarcat, au point qu'à certaines époques archaïques, les enfants portaient le nom de leur mère, ignorant parfois celui de leur père. Depuis ses racines mythiques, la femme apparaît comme déesse dans le ciel et souveraine sur la terre, pourvue de grands dons magiques. Sa longue histoire nous la

montre vaillante et généreuse, avec un grand coeur. Cependant la décadence des formes religieuses entraîna le développement d'un rituel rigide qui s'est transformé en soumission progressive de la femme à l'homme.

Si l'on se réfère à la Grèce, il faut partir de la Crète qui a accordé une place privilégiée à la Déesse Mère, au point de développer un matriarcat ou une gynécocratie où les prêtresses étaient plus nombreuses que les prêtres. La Grèce classique a connu des cultes extraordinaires en charge de la femme et Aphrodite (en tant qu'Amour, Beauté et Maternité) avait de nombreuses fidèles, aux rangs desquelles la très savante Sapho, "dixième muse" des arts. La présence féminine était fondamentale dans la plupart des cérémonies religieuses ainsi que dans les festivités les plus variées, sans parler de celles qui étaient exclusivement féminines et dont les hommes étaient totalement écartés.

Rome a accordé une place privilégiée aux matrones qui, en plus de leurs fonctions familiale et sociale, remplissaient habituellement des tâches sacerdotales individuelles ou au service de la collectivité. Le Collège des Vestales fut l'institution religieuse la plus célèbre ; il était chargé de surveiller le Feu Sacré de Rome, car le Feu de Vesta était le foyer commun de tout le peuple. Les vestales, chastes et sobres par excellence, étaient dépositaires d'un pouvoir magique qui sauvait les condamnés de la mort et maintenait le secret des mystères.

La persistance de certains cultes et festivités auxquels participaient à part égale des matrones, des servantes et des courtisanes, nous donne à penser qu'à certaines époques, les femmes étaient regroupées par âge et par catégories internes en rapport non avec les classes sociales mais avec la fonction sacrée attribuée à chacune.

La femme romaine, qui avait participé activement à des cercles littéraires ou des écoles philosophiques, s'est vue soudainement soumise avec l'avènement du christianisme, à partir de l'empereur Constantin.

Bien que confrontés aux Romains, les Celtes eurent cependant un respect analogue pour le caractère féminin et pour les déesses mères. Parmi eux, on trouve des femmes druides, des prêtresses cultivées et mystiques, à côté d'autres appelées "sorcières", vierges mises à l'écart qui pratiquaient des rites destinés à provoquer ou apaiser des tempêtes, guérir des maladies, prédire l'avenir, se métamorphoser en animaux de toutes sortes... et les femmes courageuses qui se sont distinguées à la guerre ne manquent pas.

Sans couvrir toutes les civilisations qui firent l'histoire et octroyèrent des fonctions de grande responsabilité à la femme, nous entrons dans une période particulière de l'Occident : le Moyen-âge, pour lequel on ne parlera plus d'un peuple ou d'un autre en particulier, mais d'un style de vie qu'imposèrent les événements historiques, et plus fondamentalement religieux.

Pour le christianisme, la femme dépend de l'homme dans la mesure où Ève fut créée à partir d'une côte d'Adam ; la femme est plus marquée par le péché originel puisque l'homme a péché à cause d'elle ; aussi doit-elle redoubler d'efforts pour obtenir le salut. Elle doit se soumettre à l'enseignement et à l'autorité de l'homme, conserver une humilité intellectuelle absolue, et surtout, se garder d'interpréter la parole de Dieu.

A l'époque de saint Paul, les femmes étaient admises dans les temples pour certaines fonctions pratiques, qui dans la société païenne incombaient aux esclaves, mais qui dans la communauté chrétienne étaient sanctifiées pour cela. Il n'y a pas grande différence entre être femme et être esclave : la femme est telle par nature ; en revanche, l'esclavage, en tant qu'institution, peut varier ou être aboli. Le salut de l'âme, tant de l'homme que de la femme, s'appuie en grande partie sur la virginité, état supérieur au mariage, valable pour la majorité des sectes chrétiennes. Les vieux rites païens exigeaient de même pureté et continence, mais de façon temporaire et en étroite relation avec des cultes précis et certaines périodes de l'année.

Ainsi, on comprend que les païens considèrent les chrétiens comme des ennemis du genre humain, puisqu'ils condamnaient le mariage et considéraient la femme comme un être inférieur.

Quoique la piété populaire se soit tournée très tôt vers le personnage de Marie, cette dévotion a rencontré des résistances qui demandèrent des siècles pour être dépassées. Bien que cela n'apparaisse pas explicitement dans l'Évangile, les femmes sont rabaissées par les Pères de l'Église qui les décrivent comme des "animaux nuisibles, des maux nécessaires et des dangers domestiques".

Voici quelques Autres Exemples :

Vous êtes la porte de l'enfer, la voleuse de l'arbre défendu, la première à vous être écartée de la loi divine; vous êtes celle qui avez persuadé celui que le démon n'avait pas assez de courage pour attaquer. Vous avez détruit l'image de Dieu, l'homme (Tertullien).

La femme est l'instrument de la sentinelle de l'enfer, ennemie de la paix (saint Jean Damascène).

De toutes les bêtes féroces, la plus dangereuse est la femme (saint Jean Chrysostome).

Pour saint Augustin, la femme ne peut exercer de fonctions de direction, ni participer à des activités judiciaires, ni enseigner à l'intérieur ou à l'extérieur de l'Église.

Au Concile de Mâcon (VI^e siècle), un évêque en vint à demander si la femme pouvait être appelée "homo" au plein sens du terme ... Et cependant, ce sont les femmes qui contribuèrent le plus aux conversions au christianisme.

Peu à peu, on commença à valoriser celles qui se consacraient définitivement à Dieu en préservant leur virginité, enfermées au début dans leur propre foyer et ensuite, en tant que religieuses sévèrement cloîtrées dans des monastères...

La vie de la femme, logiquement, s'est développée avec de nombreux hauts et bas depuis ces temps-là jusqu'à nos jours. L'ennui dans les cours est allé jusqu'à se transformer en l'idéal abstrait des chevaliers; on est passé des activités de bigoterie qui absorbaient l'excédent de population féminine des monastères à la vie dans les couvents ; des saintes aux reines et aux princesses qui commençaient à intervenir timidement.

Mais pendant longtemps, il fut clair que l'homme, et surtout le moine, avait trois ennemis : le monde, le démon et la chair, les trois représentés par la femme. L'impulsion anti-féministe persista non seulement chez les ecclésiastiques et les cléricaux, mais également chez les bourgeois et les juristes.

L'islam et le judaïsme ne présentent pas de nuances différentes dans ce domaine : la femme est clairement inférieure à l'homme. Il y a, parfois, une lueur d'exception chez les musulmanes espagnoles du bas moyen-âge qui se sont distinguées dans les sciences, la poésie, la médecine, le droit, l'enseignement religieux et la création de bibliothèques.

La Renaissance fera osciller la femme entre un animal imparfait et un "être divin", de la critique de sa fragilité psychologique à l'éloge de sa chasteté. Il ne manque pas de femmes religieuses réellement pieuses et diligentes, ni de vocations forcées ou de bacchanales dans les couvents. La croyance aux sorcières se transforme en psychose à partir du XV^e siècle et les bulles et études sur le sujet abondent, de même que des affirmations irrationnelles : pourquoi la femme est-elle plus encline à la magie noire ? parce qu'elle est le mal lui-même.

Entre 1500 et 1700, aucune femme n'était à l'abri d'une accusation de sorcellerie ; il suffisait d'une particularité - talent, maladie, déformation ou beauté - pour éveiller les soupçons. Il y eut des procès avec des centaines de milliers de victimes étranglées, décapitées, brûlées... A partir du moment où la sorcière est celle qui copule avec le diable, la sorcellerie fut reliée à la sexualité en opposition à la religion.

Aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, selon les caractéristiques des différents pays européens, le rôle de la femme sortit peu à peu des limites du cadre familial pour se revaloriser dans la société, malgré "l'os surnuméraire" qui fit dire à Rousseau que la dépendance est l'état naturel de la femme.

L'époque des revendications civiles et politiques, morales et sentimentales, commence. Elles produiront des changements considérables à partir de la seconde moitié du XX^e siècle. Et on arrive ainsi à l'époque actuelle, dans laquelle la majorité des pays occidentaux admettent une égalité de principe entre l'homme et la femme, et une participation toujours grandissante de la femme à la vie économique, sociale et politique. Elle occupe des fonctions qui étaient auparavant considérées comme réservées aux hommes.

Et nous revenons à ce qui fut le point de départ de notre article : le désir déjà démesuré de faire tomber les barrières, même, j'en ai peur, les plus logiques et les plus naturelles. Les revendications dépassent le domaine socio-politique et le monde du travail et se centrent sur les aspects domestiques et sexuels :

**Manu, le dîner, tu te le fais toi-même... Nous sommes femmes, femmes nous serons,
Nous ne resterons pas dans la cuisine... Nous sommes mauvaises, nous pouvons être pires...**

Surgissent des concessions comme le droit à l'avortement et la défense contre les agressions sexuelles, les collectifs de lesbiennes et de femmes progressistes ...

Mais, où est le Progrès ?

Le chemin de la protestation et de la revanche est-il le bon ? La femme parviendra t'elle à se sentir pleinement satisfaite par cette voie, sûre de son rôle dans le monde, sûre d'elle-même ? Où sont les valeurs intellectuelles, morales et spirituelles qui devraient être l'argument premier dans la bataille ?

Recherche t'on seulement l'égalité dans la médiocrité ou serait-il préférable que chacun, homme et femme, développe de meilleures aptitudes ?

En tous cas, l'égalité vraie et ultime est un fait de nature car elle se manifeste dans l'esprit qui n'est ni homme ni femme, mais ni plus ni moins que l'essence de l'être humain.

Au regard de ce que nous venons de parcourir de l'expérience historique, la femme a perdu ses racines, ses fondements. Elle s'est vu déposséder de sa fonction humaine et divine, et elle réclame aujourd'hui, à tristes cris, des aumônes qui l'enfoncent encore plus dans sa misère.

Il manque Dieu...

Il manque la Mystique, les Rituels et les Cérémonies; Il manque des autels et des prêtresses ; Il manque de véritables écoles de culture ; Il manque l'Amour et il y a trop de sexe. Il manque des femmes accomplies, Il y a trop de femelles déconcertées.

C'est pourquoi, la revendication que nous proposons est autre : ce n'est pas un acte de protestation, c'est un geste d'évolution, un regard sage vers le passé et une action fervente vers l'avenir, une découverte et un réveil de la magie endormie qui autrefois a fait et fera de nouveau des femmes de véritables mères, donneuses de vie sur le plan physique, moral, intellectuel et spirituel.

L'heure du métaphysique a sonné. Ne laissons pas passer le moment d'ouvrir de nouvelles portes au destin de la femme, c'est-à-dire, en conséquence, au destin de l'Humanité.

Délia Steinberg Guzmán